

NOTES SUR LA RETRADUCTION EN ANGLAIS PAR RICHARD PHILCOX DE *LES DAMNÉS DE LA TERRE* DE FRANTZ FANON¹

Konaté Ahmadou Siendou
Université Félix-Houphouët-Boigny
Côte d'Ivoire

INTRODUCTION

Franz Fanon, ce martiniquais psychanalyste et révolutionnaire, aura marqué le 20^e siècle, période de braise pour les aires assiégées par le colonialisme et l'impérialisme occidental, avec son œuvre, *Les Damnés de la terre*. Cette œuvre publiée en 1961 a été et continue d'être un magnum opus dans la praxis de la libération des peuples opprimés d'Afrique. Cette œuvre a permis de « psychanalyser » le colonial, le colonisé, de redéfinir les priorités et recadrer la lutte d'indépendance économique, culturelle et politique des peuples africains subjugués.

Les Damnés de la terre va même au-delà de la sphère géographique à laquelle elle était initialement destinée ; elle a été récupérée par la sphère académique nord-américaine, d'où la nécessité de briser cette barrière qui sépare l'auteur et son œuvre de l'« autre » qui y trouve un intérêt certain.

Il eut plusieurs traductions de cette œuvre monumentale de Fanon. Cependant, il faut préciser que l'une des toutes premières traductions fut celle effectuée en anglais américain. Trois années après sa publication en France, l'œuvre de Fanon a été traduite en 1963 par Constance Farrington pour le compte des Editions Grove Press à New York aux Etats-Unis.² Fanon a

¹ Cette contribution a été initialement publiée par *TranslationDirectory* un site dédié à la traduction et ses théories sous le titre de « De la retraduction de *Les Damnés de la terre* de Fanon » en 2006. La présente version a été remaniée pour nécessité de mise à jour et en vue de faire des reformulations qu'imposent chaque travail issu de la réflexion, qui est toujours à mûrir, au fur et à mesure qu'on se rend compte de la pesanteur de certaines scories et insuffisances dont elle souffre.

² Ce ne sont pas les seuls américains qui virent en l'œuvre de Fanon un potentiel d'illumination pour le combat. Les Arabes de l'Afrique du nord avec qui l'auteur vécut dans le maquis ont logé en lui leur

marqué l'Afrique avec cette œuvre, on pourrait dire qu'il a davantage marqué les milieux universitaires américains et même ceux de l'Amérique latine. L'intérêt qu'a suscité *Les Damnés de la terre* ne s'est toujours pas estompé. Si elle a été traduite en anglais en 1963, *Les Damnés de la terre* se voit retraduite en 2004 par autre américain, Richard Philcox, soit quarante-et-un ans après.

Une série de questions mérite d'être posée aux fins de comprendre les raisons qui ont milité en faveur d'une telle entreprise de retraduction soit devenue une nécessité. En d'autres termes, pourquoi Fanon est-il retraduit en 2004 ? Pour qui ce travail est-il exécuté ? Qu'est-ce qui sous-tend ce nouveau projet ou quelles intentions guident le (re-)traducteur de *Les Damnés de la terre* ? Qu'en est-il de la retraduction ? Quelles en sont les raisons ou bien quels sont les facteurs qui contribuent à retraduire une œuvre littéraire ou non littéraire ?

I. QU'EST-CE QUE TRADUIRE ?

Pour retraduire, il faut avoir un texte déjà traduit. Qu'est-ce que traduire d'abord ? Yves Gambier nous dit que « [t]oute stratégie traductionnelle implique un projet, un pacte, un contrat, c'est-à-dire une réponse aux questions : qui traduit ?, pourquoi ou quoi ?, avec quelles intentions déclarées ou pas ? » (p. 416). Les mêmes questions posées pour le retraduire se posent également ici, bien sur avec les spécificités qu'elles impliquent selon la qualité de travail entrepris.

On peut dire que traduire est un travail de sappe engagé contre l'étrangeté de l'étranger. Il s'agit de niveler les écueils de l'intraduit et de l'incompris qui suscite peur et admiration à la fois. Ce qui se pose et s'impose à nous fait peur et pour dégager cette sensation, il faut comprendre, approcher. Celui qui traduit ressent le besoin ou la volonté de se rapprocher de l'autre se trouvant derrière une barrière linguistico-culturelle. Casser la barrière ici sous-entend

intérêt aussi. Pour rendre l'œuvre disponible à ceux des Arabes ne lisant pas la langue du colonisateur français, il eut une traduction en arabe. La première traduction en arabe s'est faite au Liban en 1963 et a concerné *Les Damnés de la terre* suivie en 1970 des deux autres ouvrages *Peaux noires et masques blancs* entre autres, par les maisons d'édition Dar El Farabi et Attaliaa au Liban.

l'établissement d'une passerelle, d'un pont entre soi et l'autre étrange et étranger. Le pont vise la compréhension entre, l'entente interculturelle, l'acceptation de la différence (accepter l'autre tel qu'il ou elle est). Quelque soit le paradoxe (« amener le lecteur à l'auteur » ou « amener l'auteur au lecteur » qui évoque le souci de fidélité ou le soupçon de trahison)³, en fin de compte, c'est le pont qui est établi.

Cependant, il faut immédiatement ajouter que le pont en question ici peut également servir de moyen de subjugation, d'asservissement comme il a été le cas avec l'apprentissage des langues nationales africaines par les missionnaires européens et les traductions de la Bible dans ces langues plus tard par les mêmes acteurs du prosélytisme évangélique en Afrique. Ces traductions, au-delà de la propagation de la Bonne Nouvelle aux « sans-foi », peuples des régions reculées et sauvages du monde, ont servi de soubassement à l'impérialisme occidental en Afrique. Ne dit-ton pas que pendant la rencontre des Africains avec les Occidentaux, les seconds avaient la Bible et les premiers avaient les terres, et qu'après avoir fermé et rouvert les yeux, les Africains avaient la Bible et les Occidentaux les terres ?⁴ C'est dire qu'il y a un côté hégémonique inhérente à la traduction qu'il ne faut point minimiser.

Pour mieux traduire –pour mieux *faire comprendre* l'autre derrière la barrière–, cela n'est secret pour personne, il faut une bonne dose de précision et de fidélité. Entre le sens présumé du texte et l'intention de l'auteur du texte, le traducteur doit choisir la voie qui mène droit à l'auteur.

³ C'est une formulation que Paul Ricoeur fait respectivement de l'approche cibliste et l'approche sourcière. Il renchérit en nous disant que « Traduire, dit-il, c'est servir deux maîtres: l'étranger dans son œuvre, le lecteur dans son désir d'appropriation ». Voir Ricoeur, *Traduire*, p.9.

⁴ Cette réflexion est attribuée au premier président du Kenya, Jomo Kenyatta, mais c'est l'Archevêque anglican Sud-Africain Desmond Tutu qui, avant de s'envoler pour recevoir son prix à Oslo en Norvège en 1984, donne un discours à Waldorf-Astoria Hotel à New York City où fait une de ses plaisanteries « When the missionaries came to Africa, they had the Bible and we had the land. They said 'let us close our eyes and pray.' When we opened them, we had the Bible, and they had the land. » [Lorsque les missionnaires vinrent en Afrique, ils avaient la bible et nous la terre. Ils nous dirent de fermer les yeux ensemble pour prière. Lorsque nous ouvrimmes les yeux, ils avaient les terres et nous la bible] (Ma traduction). Voir Steven Gish, *Desmond Tutu. A Biography*, 2004, p. 101.

Souventefois, des tentatives de rapprochement linguistico-culturel tournent à l'empilement de contresens et de faux sens. L'intention initiale louable devient alors un péché. Bien évidemment, les soucis de trahison du texte original, qu'il soit littéraire ou non, peut susciter une remise en question de la traduction. Ce cas de figure entraîne souvent une nouvelle traduction.

II. QU'EST-CE QUE RETRADUIRE ALORS ?

Quels sont les raisons et les facteurs qui contribuent à la retraduction d'une œuvre littéraire ou non littéraire ? Autrement dit, pourquoi retraduit-on ?

Selon Antoine Berman, « Toute traduction est défailante, c'est-à-dire entropique, quels que soient ses principes. Ce qui veut dire : toute traduction est marquée par de la 'nontraduction'. Et les premières traductions sont celles qui sont le plus frappées par la non-traduction. [...] La retraduction surgit de la nécessité non certes de supprimer, mais au moins de réduire la défailance originelle » (Berman, 5). Clairement, Berman conçoit que toute œuvre traduite recèle toujours des insuffisances, des lacunes à combler et par conséquent demeure ouverte à une nouvelle tentative de dépassement de sens.

1. L'impact du temps et le sens

La retraduction d'un ouvrage est guidée par un certain nombre de facteurs. Ces facteurs incluent que le temps écoulé généralement, et ce parmi tant d'autres. En effet, la traduction premièrement faite d'une œuvre peut s'avérer souvent désuète et obsolète parce qu'elle peut poser un problème de compréhension pour le lectorat, si celui-ci est séparé par de nombreuses années d'avec la période de la traduction originelle. C'est pourquoi Paul Bensimon trouve que la traduction et la retraduction sont à insérer dans l'histoire et ses implications. Il écrit :

Toute traduction est historique, toute retraduction l'est aussi. Ni l'une ni l'autre ne sont séparables de la culture, de l'idéologie, de la littérature, dans une société donnée, à un moment de l'histoire donné. (Bensimon, IX)

Bensimon fait une précision de taille importante ; quand on traduit, on est forcément attiré par quelque chose qui n'est autre que le sens que l'on a pu déceler dans le texte. Le sens et l'idéologie, c'est-à-dire la manière d'appréhender le monde vont de pair avec le temps. La traduction des œuvres du Grec Homère au 18^e siècle par Madame Anne Dacier (*L'Iliade* en 1699 et *l'Odyssée* en 1708), celle de Charles Marie René Leconte de Lisle au 19^e siècle (*L'Iliade* en 1866, et *l'Odyssée* en 1867), et enfin *l'Odyssée* que Philippe Jacottet traduit au 20^e siècle (2000), répondent toutes à des exigences temporelles et spatiales différentes. La réalité culturelle des hommes et femmes au cours des différentes temporalités ci-haut citées, les besoins matériels et les idées/idéologies et valeurs y afférentes expliquent les variations constatées dans ces différentes traductions. En somme, chaque époque impose sa propre approche traductive ainsi que l'économie sémantique des textes choisis pour la traduction.

2. L'évolution de la langue

Parmi les exigences temporelles influant sur le texte et son sens, l'on ne peut aucunement minimiser le facteur langue. La langue a évolué, la culture avec elle. Si la culture a évolué, les goûts et les manières d'écrire doivent avoir connu une évolution substantielle. Ainsi donc, le Français parlé au 18^e siècle ne peut être aisé à comprendre pour les usagers de cette langue au 19^e et au 20^e siècle. Il peut y avoir des différences du point de vue de la morphologie, la phonologie, la syntaxe, et souvent la sémantique lexicale (le sens des mots) entre le français parlé au cours des différents siècles. Ces différences morphologiques, phonologiques, syntactiques et lexicales peuvent aussi charrier des problèmes de goûts et de mode. C'est pourquoi une mise à jour linguistique et culturelle s'impose à texte.

III. LA RETRADUCTION DE FANON ET LES IDEOLOGIES LA SOUS-TENDANT

1. Idéologies de la retraduction de *Les Damnés de la terre*

Toute traduction obéit à une logique, un impératif qui la rend bienvenue. Cet impératif comme indiqué un peu plus haut consiste en l'établissement d'un pont de compréhension entre

les peuples, les cultures. C'est le passeport qu'offre le traducteur à un auteur donné dans une langue-culture autre que la sienne. Bensimon le dit si bien :

La première traduction procède souvent –a souvent procédé – à une naturalisation de l'œuvre étrangère ; elle tend à réduire l'altérité de cette œuvre afin de mieux l'intégrer à une culture autre. Elle s'apparente fréquemment –s'est fréquemment apparentée –à l'adaptation en ce qu'elle est peu respectueuse des formes textuelles de l'original. La première traduction vise généralement à acclimater l'œuvre étrangère en la soumettant à des impératifs socio-culturels qui privilégient le destinataire de l'œuvre traduite [...]. (Bensimon IX).

Comme on peut le réaliser, si la traduction première d'un texte le translate dans une autre langue-culture, la naturalisant et/ou la domestiquant, la deuxième ou la énième traduction peut bien abonder dans ce cas comme dans un autre. La retraduction peut aussi donner lieu à un processus que Lawrence Venuti, le traducteur d'Antoine Berman appelle de « foreignization » que je traduis volontiers par « extranéisation »⁵, c'est-à-dire cette approche traductionnelle sourcière consistant à faire peser la culture-source dans la culture-cible.

Dans la retraduction de *Les Damnés de la terre*, qu'est ce qui a été sa feuille de route ? Ou pour être clair, qu'est-ce qui a guidé le pas du (re-)traducteur ? En somme, pourquoi la retraduction de cette œuvre du tout ?

La parution de *Les Damnés de la terre* en 1961 répondait à un besoin de conscientisation, à une responsabilité ou exigence d'exhortation à la prise de conscience des peuples aliénés par le colonialisme occidental. Comme Jean-Paul Sartre le dit si bien dans la préface qu'il écrit pour l'œuvre, Fanon, dans cette œuvre magistrale, indique qu'il s'est assigné le devoir de mettre ses lecteurs et lectrices (surtout ses frères et sœurs d'Afrique) en garde contre les aliénations

⁵ Selon Venuti, il existe deux types d'approches fondamentalement soutenues par des idéologies. La première approche est la domestication, la seconde est l'extranéisation. Il écrit dans *The Invisibility of the Translator* que toute traduction finit par être « an ethnocentric reduction of the foreign text [i.e. domestication] or an ethnodeviant pressure on those [target-language] values to register the linguistic and cultural difference of the foreign text [i.e. foreignisation] » [une réduction ethnocentriste du texte étranger ou une pesanteur ethno-déviatrice sur les valeurs visant à valider la différence linguistique et culturelle du texte étranger] (Venuti 20).

découlant de leur contact avec la France en particulier, et l'Occident en général : « le leader, le culte de la personne, la culture occidentale et tout aussi bien, le retour du lointain passe de la culture africaine ». Il s'engageait à confronter les problèmes qui ont conduit à ce que l'on peut sans crainte d'être accusé d'Afro-pessimisme, et sans erreur majeure, appeler l'échec de l'Etat postcolonial africain.

Une lecture oblongue, c'est-à-dire une interprétation de son œuvre, par les lecteurs autres que ceux et celles à qui l'œuvre était initialement destinée a conduit à l'élargissement du cercle de lecteurs. En somme, l'horizon d'attente s'est agrandie, non seulement en Afrique anglophone, mais également en dehors même de l'Afrique : certains pays membres du groupe des pays non-alignés, issus de la conférence de Bandung en Indonésie en 1955, ont embrassé les thèses de Fanon.

Aussi, la traduction de Farrington obéit également à cette logique libérationniste et anti-impérialiste qui soufflait pendant les années 1950-1960. En effet, l'idéologie du traducteur est immanquablement centrale dans le pourquoi du choix d'un texte à traduire et dans la direction ou la perspective affectée à ce texte. C'est le cas de Constance Farrington. En effet, selon le mémoire ou récit de vie de Brian Farrington, ex-époux de Constance, celle-ci était activement engagée auprès des mouvements de gauche, dont les supporters pro-FLN en France. Pendant son séjour dans les années 1960 en France, Constance, toujours selon le mémoire de Brian Farrington, son ex-épouse « devint l'amie d'une personnalité influente française, quoique très âgé. Il s'appelait Charles-André Julien. Elle lui donnait des leçons d'anglais et, lui, la surnommait « ma maîtresse anglaise ». Il réussit à la convaincre de traduire ce livre de Fanon avec une préface de Sartre, qui avait une grande influence en ce moment-là ». ⁶ Brian qui est un

⁶ L'original se lit comme suit: « became friendly with an influential, though very elderly, French political personality called Charles-André Julien. [...] She gave him English lessons – he called her *ma maîtresse anglaise* (my English mistress [sic]) – and he got her the job of translating into English a book that was very important at the time: Frantz Fanon's *Les Damnés de la Terre*, with Introduction by Sartre ». De plus, Il me semble fort bien que Brian Farrington voulait certainement écrire « my English

intellectuel de gauche proche du FLN et avec ses connaissances parvint à faire publier le livre de Fanon avec les Editions Présence africaine/Maspero.

Les Black Panthers aux Etats-Unis et bien d'autres mouvements d'auto-détermination doivent la majeure partie de leur praxis à cette œuvre de Fanon. Le chef de file des Black Panthers, Eldridge Cleaver, place Fanon dans l'intimité de la lutte nationaliste noir-américain. Il appelait *Les Damnés de la terre* "The Black bible" (La Bible des Noirs). Charles Earl Jones rapporte ainsi ses propos:

Vous pensez comme les autres que ces frères en pleines émeutes sont des geignards. Rien ne peut être plus erroné que cela. Ces gars sont prêts à mourir pour une cause. Et ils en sont conscients. Ils lisent tous, et beaucoup. Il n'y a personne parmi eux qui n'ait pas lu la « bible » (Fanon). Il faut impérativement avoir ce livre. Tout frère debout est à même de citer Fanon. (Jones 76).⁷ [Ma traduction]

Il n'y a qu'à lire *Black Power : The Politics of Liberation in America* écrit par Stockley Carmichael et Charles V. Hamilton pour s'en convaincre. N'eut-été la traduction du Français à l'anglais, *Les Damnés de la terre* ne servirait pas de recours non seulement aux mouvements de libération du monde afro-anglophone d'Afrique, aux activistes et « indépendantistes » noir-américains qui identifiaient leur combat contre la ségrégation et la discrimination raciale à celui des africains qui se libéraient du joug colonial, mais aussi aux théoriciens africanistes et du post-colonialisme qui furent, et continuent de faire toutes sortes d'extrapolation de l'œuvre après sa traduction en anglais. Ainsi donc, la traduction de Fanon, pour des lecteurs et lectrices anglais et américains, était une traduction du besoin d'explorer des moyens de l'Histoire, c'est-à-dire, les modes de changement de la société.

schoolteacher », étant entendu que « mistress » a une connotation différente: il signifie plutôt « amante », ce que rien pour le moment ne semble valider pour ce qui est du rapport entre les deux individus.

⁷ On peut ainsi lire le texte original: « '[You're] going along thinking all the brothers in the riots are old winos. Nothing could be farther than the truth. These cats are ready to die for something. And they know why. They all read, read a lot. Not one hasn't read the Bible [...] .Fanon [...] You'd better get this book. Every brother on a rooftop can quote Fanon ».

Les raisons apparentes de la traduction étant sues, à quoi sert donc une retraduction de Fanon en 2004 ? Pour quoi ou pour qui Philcox a-t-il retraduit *Les Damnés de la terre* ?

Selon Philcox, dans le protocole de sa traduction de l'œuvre de Fanon qu'il intitule « On Retranslating Fanon, Retrieving a Lost Voice » la question de l'adéquation de l'œuvre de Fanon avec la société d'aujourd'hui constitue une partie des facteurs qui l'ont impulsé à entreprendre une retraduction de Fanon. Il nous apprend qu'un jour alors qu'il s'en était allé à la librairie FNAC à Paris pour se procurer une copie de *Les Damnés de la terre*, il s'est enquis de la présence de l'œuvre sur les rayons à une jeune libraire. La jeune libraire consulta son ordinateur pour vérifier la présence de Fanon dans ses locaux. Philcox fut surpris de ce que Frantz Fanon n'avait pas laissé de marque dans cette partie de Paris.

Un autre facteur qui a inspiré la retraduction de Fanon par Philcox est non seulement la persistance des « damnés de la terre » presque partout dans le monde aujourd'hui, mais aussi la similitude entre la condition des colonisés d'Afrique et les mouvements de libération d'Afrique (et surtout d'Algérie) qui ont informé Fanon dans l'écriture de son ouvrage, et le lumpenprolétariat de l'Afrique d'aujourd'hui, de l'Afghanistan, l'Iraq, la Palestine, et même ceux et celles des anciens pays communistes de l'Europe de l'Est. Il va sans dire que retraduire Fanon est une occasion salutaire aux « damnés » des espaces énumérés ci-haut. Ce n'est pas, en tout cas, Homi K. Bhabha qui nous dira le contraire. L'intellectuel indien abonde dans la même veine que Jean-Paul Sartre dans sa préface où il explique les raisons qui ont présidé à l'écriture de la seconde œuvre de Fanon, mais cette fois-ci dans une introduction à la nouvelle traduction de *The Wretched of the Earth*, disant que

Les Damnés de la terre surgit à Oakland, au Natal, à Belfast, à Téhéran, à Washington, à Paris, sans parler de Bombay ou bien partout où que vous soyez quand ce livre vous tombe entre les mains. [Ma traduction]⁸

⁸ Le texte original en anglais est libellé comme suit : « The Wretched of the Earth emerges, year after year, in Oakland, Natal, Belfast, Tehran, Washington, Paris, to say nothing of Bombay&, or wherever you may be today as the book fall into your hands » (Bhabha Foreward, *The Wretched of the Earth*. Traduit par R. Philcox xxxi).

Ainsi donc, l'universalisation des conditions des Africains est une réalité et Fanon peut ou doit être réapproprié pour rendre compte de la condition de ces nouveaux « damnés de la terre ». Une œuvre, qu'elle soit littéraire, non littéraire, culturelle ou non est retraduite pour répondre à la réception nouvelle de cette œuvre, pour élargir l'horizon d'attente qui est en perpétuel changement à l'image des êtres humains, surtout ceux de l'âge hyper-technologique dans lequel nous vivons.

Grosso modo, derrière la retraduction de Fanon, il y a un désir de mettre l'œuvre sur le même diapason avec le potentiel lectorat qui ne parle pas originellement français comme ceux ou celles dont Fanon nous pourvoyait la psychologie dans *Les Damnés de la terre* : les colons français et les colonisés d'Afrique et des Antilles françaises. Et mettre le lectorat à la même page que l'œuvre c'est de tirer des enseignements qui cadrent avec les réalités et les expériences sociales qui sont propres à chaque lecteur et chaque lectrice. Ainsi donc, pour l'Afrique, une relecture de Fanon consiste à méditer sur le message de celui-ci dans les « mésaventures de la conscience nationale » où il traite de questions qui continuent d'être d'actualité dans les pays africains dont il parlait dans les premières années des indépendances. Ce qui précède est vrai pour les Africains francophones, et il n'en demeure pas moins pour les africains d'autres expressions étrangères (qui parlent par exemple, l'anglais, le portugais, l'espagnol sur le continent). Pour ceux-là, la retraduction ou la relecture s'avère très nécessaire et salutaire.

2. Les versions de Farrington et de Philcox

Pour revenir à la retraduction de cette œuvre de marque de Fanon, il faut dire que l'on se rend compte de ce qu'un certain nombre de termes à lourdes connotations aujourd'hui ont été revus et corrigés là où le besoin se faisait sentir. Ce sont les mots « nègre » « noir », « indigène », et « colon ». Constance Farrington, dans sa traduction, nous donne « negro » indifféremment pour « nègre » et « noir » qui sont des mots qui s'appliquent différemment selon les contextes

africains et africains-américains.⁹ « Indigène » est traduit par « native » et vidé de son caractère politique et raciste que les colons français lui avaient conféré, et le mot colon, quant à lui en appelle à beaucoup d'hésitation pour le (re-)traducteur de *Les Damnés de la terre*. Philcox nous dit, par exemple, que le problème qu'il eut à traduire le terme colon qui est équivoque :

J'étais tenté d'utiliser le mot « colonizer » d'autant plus qu'il est l'antonyme de « colonized ». Cependant, le colonisateur constitue en soi cette force originale qui colonisa le territoire, et le mot ne véhicule pas l'idée de l'Européen qui s'était installé, qui a vécu et travaillé, et qui est né dans la colonie. « Colonial » a deux associations, l'une pour les anglais surtout en Afrique de l'Est, et l'autre pour les américains, en ce qui concerne la treizième colonie britannique qui devint les Etats-Unis, ou à cette période-là ; « settler » était en train d'être utilisé par les media pour se référer aux colons juifs, et ce mot donnerait une référence immédiate aux lecteurs et lectrices. [Ma traduction]¹⁰

Cependant, il optera pour le mot « colonist » de concert avec son éditeur. C'est là une des raisons de la retraduction : corriger les erreurs ou les insuffisances sémantiques de la première traduction.

Au-delà des mots équivoques ou à connotations diverses, il y a dans la traduction de Philcox des changements qui sont apportés aux sous-titres de la traduction de Farrington. Ainsi, quand Farrington traduit-il « sur la violence » comme « Concerning Violence », Philcox traduit ce sous-titre comme « On Violence », ce qui est une traduction quasiment mot-à-mot, littéraliste. En ce qui concerne « Grandeur et faiblesses de la spontanéité » que Farrington traduit comme «

⁹ Pour peu que l'on lise l'œuvre originale et ses différentes traductions, l'on se rendra compte des différences et/ou variations sémantiques dans Philcox et Farrington en ce qui concerne les mots lourdement chargés que Fanon a utilisés dans les années 1960, mais qui semblent avoir des connotations différentes aujourd'hui.

¹⁰ « I was tempted to use the colonizer since it sounded right pitted against the word colonized. But a colonizer composes the original force that colonized the country and does not convey the meaning of the European who settled, lived, worked, and was born in the colony. Colonial has two different associations, one for the English, especially in East Africa, and one for the Americans, pertaining to the thirteen British colonies that became the United States of America or to that period; settler was being used by the media in the Mideast crisis to refer to the Jewish settlers and would be the immediate reference for a reader. »

Spontaneity : Its Strength and Weakness », Philcox le rend comme « Grandeur and Weakness of Spontaneity ». La portion du livre qui traite de la question fondamentale de la psychologie et la conscience du colonisé, c'est-à-dire « Mésaventures de la conscience nationale » que Farrington traduit comme « The Pitfalls of National Consciousness », Philcox nous fournit une toute traduction, et plus « épicée » qui est « The Trials and Tribulations of National Consciousness ». Quant à la partie intitulée « Sur la conscience nationale », le titre est traduit par « On National Culture » ce qui est traduction un peu littérale tout comme « On Violence » que Philcox utilise pour rendre « Sur la Violence ». Le sous-titre « Guerres coloniales et troubles mentaux » est traduit textuellement de la même manière par Philcox et Farrington : le premier le rend par « Colonial War and Mental Disorder » et la seconde par « Colonial War and Mental Disorder ».

On voit donc que Philcox a opéré un aménagement sérieux dans les sous-titres. Ces aménagements restituent souvent l'idée française dans leur splendeur et/ou laideur telles que l'auteur les a voulues. Par exemple, les mésaventures ne sont bien rendues en anglais que par Philcox, c'est-à-dire comme « Trials and tribulations », car « pitfall » ne signifie pas « mésaventure », mais plutôt « piège » ou « trappe » en langue française.

Ce que l'on peut pourtant considérer comme problème dans la traduction de Philcox est le maintien du titre en anglais tel que Farrington nous l'offre en 1963 : « The Wretched of the Earth ». Selon Cassell's *French-English/English/French Dictionary*, « wretched » signifie « misérable » « malheureux », « pitoyable », « vilain » et « triste »(631). En ce qui concerne « damné » en anglais, selon le même dictionnaire, il se rend en anglais par « damned ». « Damné » pour moi pouvait mieux se rendre par « cursed » comme dans le mot « maudit ». Ainsi, on aurait « The Cursed of the Earth » si l'on veut tenir à la traduction littéraliste ou pseudo-fidèle que Philcox nous donne dans son réaménagement des sous-titres en anglais. En d'autres termes, les deux titres sont les mêmes, si bien que l'on se demande pourquoi Philcox a retraduit Farrington, au lieu de traduire directement Fanon.

N'est-ce pas pour des besoins pécuniaires et mercantilistes que Grove Press a tenu à retraduire cette œuvre ? Certes, une retraduction par la même maison peut s'interpréter comme une correction des ratés ou un remblayage des trous sémantiques demeurés jusque-là béants. Cependant, cela ne dégage pas les suspicions légitimes des lecteurs qui pensent que le titre devait carrément est retraduit à cause raisons avancées ci-haut.

Au demeurant, il faut dire que l'on saurait les motivations profondes et les défis que Farrington a eu à traverser si elle nous avait fourni un protocole ou une note sur sa traduction de l'œuvre de Fanon. Philcox, lui, nous en pourvoit, ou il nous dissuade de l'accuser de la crise de chaque traducteur. Le proverbe en traductologie ne nous dit-il pas « traduttore traditore » (Le traducteur est un traître)? Oui, chaque traduction a ses propres défis et idéologies qui incitent le traducteur à soit exciser des parties du sens des mots ou d'en rajouter. Le rajout ou la soustraction de sens s'impose au traducteur qui est le seul maître du texte dans le navire qu'est l'acte de traduire. Si le traducteur n'est pas digne de foi, s'il est un traître, le (re-)traducteur est un traître, mais à la différence du traducteur, il peut ou doit être accusé doublement de la même charge. Non seulement le (re-)traducteur traduit le texte original, mais aussi il retraduit aussi le texte déjà traduit.

Il semble ici faire un travail d'excision et d'ajout de sens sur le texte original et sur la traduction déjà offerte. Les modifications, c'est-à-dire les ajouts et soustractions, de sens original, pour que celui-ci soit mieux accommodé dans la langue-culture cible, sont donc partie intégrante de la traduction et nul traducteur ne peut s'en défaire. Ces modifications peuvent se remédier si l'auteur(e) est vivant(e). Il ou elle peut apporter les correctifs qui s'imposent, défendant ainsi son texte des falsifications et des interprétations tendancieuses et erronées. Fanon est de l'autre monde. Qui l'auteur(e) défend des traducteurs ? Philcox semble tenter de nous soulager du fardeau lourd de ce souci et nous dit ceci :

Vous pourriez penser que traduire les œuvres des morts vous offre plus de liberté - car il n'y a personne qui vous regarde par dessus les épaules, ou personne qui puisse vous opposer des contradictions assez dures. Mais en fait, il y a une

multitude de personnes, des lecteurs et lectrices de l'œuvre dans sa version originale aux intellectuels des études postcoloniales qui ont fait asseoir leur crédibilité sur les idées de Fanon, qui vous regardent par dessus les épaules. Traduire les œuvres d'un mort veut dire marcher très bravement sur un terrain mine qui est jonché des débris d'un autre temps et d'une autre traduction. Cependant, le fait même de regarder en arrière était une force motrice qui a permis de moderniser le texte et d'aller de l'avant. Dans le cas de Fanon, traduire un mort équivalait à traduire la vie même. J'avais comme l'impression de ramener à la vie une traduction morte. [Ma traduction].¹¹

Sans équivoque, Philcox a usé de ressources sonores appartenant à Fanon. Il a écouté les récitations et donc la voix de Fanon lui-même. Il a rencontré l'homme à plusieurs reprises. Choses qui lui permettent d'affirmer que regarder en arrière était une source d'énergie qui lui a permis de « moderniser le texte » afin qu'il puisse convenir au lectorat d'aujourd'hui. Une chose est de rapprocher un texte aussi essentiel des lecteurs de diverses origines, mais une autre, et plus important, est de veiller à ce que ce texte soit dans l'esprit original qui l'a façonné. Il serait plutôt intéressant que le lectorat se modèle après le message original. Qu'il entende et comprenne le message selon l'intention auctorielle. « Moderniser le texte » ici est un acte quelque peu trompeur et perfide car en réalité il n'en est rien au regard du travail abattu par le (re-)traducteur. Elaguer le texte de son soi-disant ethnocentrisme en la domestiquant au lieu de conserver la « pesanteur ethno-centrée » est hautement « traduccidaire » – c'est tuer l'auteur à travers la traduction de son texte.

Aussi, faut-il dire que c'est vrai qu'il était sous le panoptisme (l'œil surveillant, inquisiteur et questionneur) des intellectuels ayant bâti leur réputation et leur lisibilité sur la

¹¹ Le texte original en anglais comme suit: «You might think that translating the dead gives you a whole lot of freedom - there's nobody there looking over your shoulder or making rude comments. But in fact there are crowds of people looking over your shoulder - from the readers of the original translation to the postcolonial scholars who have staked their reputation on Fanon's ideas. Translating a dead man means stepping very warily through a minefield littered with the debris of another time and another translation. But the very fact of looking back was a driving force to modernize the text and look ahead. In Fanon's case, translating the dead was a case of translating life itself. I felt I had to bring a dead translation back to life» (Philcox, « On Retranslating Fanon's *The Wretched of the Earth*», 251).

textualité fanonienne, aussi bien que les lecteurs de la première traduction. Cela n'exclut pas que ces intellectuels ont pu bâtir leur entreprise académique sur certaines des idées erronées de la première traduction. Leur apport correcteur serait plus salubre si ceux-ci basaient leur réputation sur la version originale de l'œuvre, c'est-à-dire en langue française. Certes, on pourra dire que l'Indienne Tejaswini Niranjana n'a pas tort quand elle écrit, dans la partie introductive de son livre, *Sitting Translation*, que « la traduction fonctionne comme la présentation transparente d'une chose déjà existante, quoique c'est la traduction qui donne vie l'original en réalité » (Niranjana, 3)¹². Cependant, sans minimiser la traduction et l'objectif qu'on cherche à atteindre avec celle-ci, il y a tout de même lieu de poser la question qui suit : que vaut une traduction là où l'original règne ?

CONCLUSION

En dernière analyse et au regard des réserves émises ici, il faut dire que la retraduction de l'œuvre de Fanon et le protocole de retraduction faits par Philcox ne sont pas convaincants au point où raisonnablement tenté de s'en tenir à la première traduction qui a ouvert les portes aux pensées de Fanon pour le monde anglophone. Comme Bensimon le dit, « la première traduction procède souvent – a souvent procédé – à une naturalisation de l'œuvre étrangère ; elle tend à réduire l'altérité de cette œuvre afin de mieux l'intégrer à une culture autre ».

De plus, le (re-)traducteur, commis à la tâche de retraduction toujours par Grove Press, la même maison d'éditions, semble d'ailleurs avoir repiqué, d'une manière ou d'une autre – pour ne pas dire phrase après phrase – la traduction de 1963. En réalité, la retraduction n'a concerné que quelques parties de la traduction originale.

Enfin, Il faut avoir le courage de le clamer haut et fort, que considérer la traduction de Constance Farrington comme « a dead translation » (une traduction morte) est quelque peu dur comme remarque, et très peu réaliste quand on n'est pas sans savoir que c'est sur les cendres de

¹² « Translation functions as a transparent presentation of something that already exists, although the 'original' is actually brought into being through translation ».

la première et nécessaire traduction de Constance Farrington que Richard Philcox est parvenu à « remanier » et à « rajuster », comme le l'écrit Philcox lui-même, les sens qui seraient devenus anachroniques et désuets pour le lecteur du 21^e siècle. En d'autres termes, la condition de possibilité de la retraduction de *Les Damnés de la terre* de Fanon a été et demeurera toujours la traduction de Farrington qui, il faut bien le souligner, était au secret de la publication de la version originale d'un des textes phares des études dites africaines.

BIBLIOGRAPHIE

- Bensimon, Paul, « Présentation », *Palimpsestes*, 4 (« Retraduire »)- *Publications de la Sorbonne Nouvelle*, 1990, pp. IX-XIII.
- Berman, A., « La retraduction comme espace de la traduction », *Palimpsestes*, n° 4 : « Retraduire », *Publications de la Sorbonne Nouvelle*, 1990, pp. 1-7.
- Gish, Steven, *Desmond Tutu. A Biography*, Westport, Greenwood Press, 2004.
- Fanon, Frantz. (1961), *Les damnés de la terre*, Paris, Cahiers libres/Éditions la Découverte, 1987.
- , *The Wretched of the Earth*, Constance Farrington (Trad.), New York, Grove Press, 1963.
- , *The Wretched of the Earth*, Richard Philcox (Trad.), New York, Grove Press, 2004.
- Farrington, Brian, *A Rich Soup with Additional Material*, Linden Press, Dublin, 2010.
- Gambier, Yves, « Retraduction, Retour et détour » In *Meta : Journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 39, n° 3, 1994, pp. 413-417.
- Jones, Charles Earl *The Black Panther Party Reconsidered*. Baltimore, Black Classic Press, 1998.

Niranjana, Tejaswini. *Sitting Translation : History, Post-Structuralism, and the Colonial Context*. Berkeley: University of California Press, 1992.

Ricœur, Paul, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004.

Venuti, Lawrence, *The Translator's Invisibility*, New York, Routledge, 1995.